N° 28

De l’ombre à la lumière

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise d’apercevoir une si imposante construction cachée dans la forêt ! Elle avait cessé de contempler le bord de mer et fronçait un peu les sourcils, une tour l’interpella. Ça doit être-là. Elle était bien chaussée, commença à s’approcher et, contre toute attente, elle tombe sur un chemin qui, visiblement, venait d’être ouvert, large, carrosssable, au milieu d’une forêt si obscure et dense. A mi hauteur, se dressait un grand manoir, avec la tour carrée qui devait servir à contrôler l’embouchure de la ria. Depuis longtemps abandonné, alors en travaux, elle l’approcha et rien n’empêchait le passage, aucune grille, peut-être justement pour faciliter l’accès aux engins qui stationnaient alentour …

Arrivée à la porte de la bâtisse, l'accès en était malheureusement fermé. Elle réalisa que s’il n’y avait pas d’ouvriers, le chantier se trouvait peut-être à l’arrêt. Son regard aperçut, en contre-bas, deux grands panneaux qui venaient d’être installés. Tiens ! Elle s’y approcha, voir de plus près. Effectivement, c’était bien là.

Elle se trouvait en Espagne, sur la côte nord, dans un grand domaine appelé Donlebún, riche en histoire, berceau d’une prestigieuse famille de marins ayant servi la Couronne espagnole. Et, un de ceux-là, nommé Sancho Pardo Osorio, était connu comme celui qui avait combattu et réduit le terrible corsaire britannique Drake, décédé à la suite du combat, des blessures infligées par l'escadre du général espagnol. On lui disait, qu’elle aimait se rendre aux endroits liés à « ses histoires », c’était vrai.

— Ça va lui plaire ! Pensa-t-elle en faisant quelques photos de la façade et de l’ancienne tour. Elle en choisit une pour la lui envoyer par messagerie instantanée, avec cette phrase :

— Ici est né l’Asturien qui a conduit 6000 hommes à Port-Louis en décembre 1590. Elle ne levait pas les yeux de l’écran du téléphone car, elle en était sûre, il allait réagir à l’instant.

— C’est où, « ici » ? s'afficha sur l'écran. Ces quelques mots la firent éclater de rire. Pour toute réponse, elle écrivit :

— Donlebún.

Elle le savait. Elle savait que ça allait lui plaire, puisqu’il était Asturien et adorait la Bretagne et les liens qui unissaient leurs deux régions. Quand a elle, une petite brune de Locmiquelic, à côté de Port-Louis, avec sa peau mate, elle s’était toujours demandé si elle n’avait pas le sang d’un des ces espagnols qui avaient occupé les lieux 8 ans durant pendant la guerre de la Ligue.

Du Sud-Finistère à la Galice, en passant par la Vendée, la Charente, le Poitou, les Landes, le

Pays Basque, la Cantabrie et les Asturies, les gens de mer, Bretons, Vendéens, Olonnais, Rochelais ou Basques ont parfois collaboré ou se sont entraidé, d'autres fois se sont battus. Les uns armaient à la pêche, d'autres au bornage ou au cabotage ; pour d'autres encore, ces eaux furent le lieu de combats, de piraterie ou de courses pour la Couronne.

De tout temps, ils ont été nombreux à se croiser dans les eaux de ce *Mare Nostrum* occidental : le golfe de Gascogne (la mer Cantabrique ou golfo de Vizcaya pour les hispanophones). Dans ce cadre géographique, elle allait s'intéresser à une seule traversée, celle d'une escadre espagnole destinée au transport des troupes en Bretagne au mois d'octobre 1590.

Qu'est-ce qui l'amena à se rendre à cet endroit isolé et qu'elle pensait inaccessible ? À réunir ainsi le domaine de Donlebún, dans les Asturies, et la citadelle de Port-Louis (Blavet à l'époque) ? Il lui avait demandé de creuser le sujet.

Cela faisait à peine quelques jours qu'elle avait lu sur Internet, dans un forum de militaires espagnols, que Sancho Pardo, marin originaire de Donlebún, avait conduit l'escadre qui avait amené 6000 hommes en Bretagne en octobre 1590. Elle croyait bien connaître l'histoire de la citadelle de Port-Louis et elle n'avait jamais entendu parler de la venue de ce prestigieux marin asturien en mission à l'époque à la citadelle de Port-Louis, à l'ancien Blavet !

Quand la Bretagne était en pleine guerre de religion, les ligueurs catholiques avaient demandé de l'aide à la monarchie espagnole pour lutter contre les forces royalistes, protestantes, derrière le Béarnais, le futur Henry IV. Ce n'était donc pas le son des cornemuses ou *gaitas* du Festival Interceltique de Lorient (dirigé, tiens donc, pendant 13 ans, par l'asturien Lisardo Lombardía), ni la *sidrina*, le cidre asturien, les *madreñas* ou sabots asturiens, ni le triskel sculpté sur les *horreos* ou greniers traditionnels de la région, les liens mis en exergue, non.

A la fin du XVIème siècle, c'est la religion et la guerre, les ambitions personnelles d'expansion et la géopolitique qui jetèrent sur la terre de Bretagne, tous ensemble et les uns contre les autres, Bretons, Français, Espagnols et Britanniques !

Le cadre posé, quelle a été la suite de cet échange rapide et émouvant de messages entre elle et son commanditaire ?

Elle ne se souvenait pas de la façon dont il lui avait fait savoir qu'il fallait qu'elle mène des recherches et qu'elle sorte de l'oubli un épisode de l'histoire commune : qu'elle écrive un texte sur l'arrivée des troupes espagnoles à l'actuel Port-Louis, sous le commandement de ce personnage important mais oublié par l'historiographie.

Elle se rappela qu'elle avait posé la question à son mari, serait-il d'accord ? Amateur de lecture, d'histoire, de bibliothèques, archiviste de son métier, il acquiesça, amusé ...

— Peut-être bien à Noël ...

Et elle s'était dit, qu'elle aurait quelques mois devant elle pour se renseigner (pour consulter la bibliographie correspondante).

Tout est prêt !

Comme prévu, avant Noël, ils préparèrent leur petite fourgonnette pour l'expédition (mini chambre à coucher, cuisine-salle à manger, bureau) cap au sud, direction les Archives espagnoles de Simancas. Elle s'était renseignée : pour mener l'enquête, il fallait rejoindre ce petit bourg historique, né autour d'une imposante forteresse, dont la silhouette s'élevait sur une colline du plateau castillan (l*a meseta*), toute proche de la ville de Valladolid.

Ils s'y approchaient. Il neigeait sur le plateau castillan, tant mieux, car ils étaient en mission et le temps glacial n'invitait pas à la promenade ! Ils avaient réservé une parcelle, à quelques tirs d'arquebuse du château, et juste pour une nuit, au Camping de Tordesillas. Tordesillas, eh oui, vous savez, la ville du Traité signé entre l'Espagne et le Portugal qui, en le divisant en deux, avait changé l' « Image du Monde »!

Le lendemain matin, ils étaient de bonne heure sur place, garés au parking, en contrebas des Archives, à regarder l'imposante forteresse. Penser qu'ils allaient y entrer provoquait en eux une sensation inhabituelle, le temps de parcourir, en silence, faisant attention à ne pas glisser sur le verglas, ces quelques mètres qui les séparaient de l'enceinte du château. Tant de gens connus ou inconnus passés par là, que ce soit des soldats ou des mendiants, des nobles et des chercheurs, des rois des dynasties Habsbourg, Bourbon, de Napoléon même.

Sous ce poids historique, avec juste deux crayons gris, quelques feuilles découpées en bandes, leurs notes et de quoi photographier, le pont et l'enceinte franchie, ils pénétrèrent dans l'édifice, impressionnés, non seulement par le poids du passé, mais aussi par l'épaisseur des murs protecteurs, chicane, meurtrières et portes colossales, laissant dehors l'épouvantable chaleur en été ou ce froid inclément de l'hiver.

Comme à chaque fois qu'ils franchissaient cette porte, les images de la première visite, sept années auparavant, les impressionnait encore. Car, ils étaient déjà venus dans cet imposant château de Simancas, construit par Charles V, dit le Quint, et par son fils Philippe II, précisément pour garder les Archives, c'est à dire, pour laisser à disposition des générations futures, dûment conservée et classée, la documentation du royaume. Depuis l'Antiquité, on savait que la documentation était un trésor, chaque manuscrit un bijou, et que plusieurs générations d'historiens, de cartographes, des géographes … seraient venus la consulter.

Comme ils étaient déjà allés, ils connaissaient le rituel : première étape, se présenter au personnel du service de sécurité, montrer leurs pièces d'identité, afin de récupérer un badge. Puis, par un couloir sombre, se laisser guider vers le patio, la cour intérieure du château, puits de lumière dans

ce sombre labyrinthe, accéder à la salle de lecture et s'y installer, séparément, chacun à la table qui lui serait attribuée par les fonctionnaires ; commander ensuite les liasses de leur choix et attendre l'arrivée du chariot, avec les précieux manuscrits rangés dans des boîtes de carton protectrices.

La première fois, ils avaient été accueillis par une dame, dans un bureau qui, probablement pour filtrer les « visiteurs », leur avait demandé ce qu'ils cherchaient. On lui avait juste répondu ces quelques mots :

— 1597, guerre de la Ligue, Blavet.

Ce fut suffisant pour obtenir le sésame et, d'un geste, elle les avait invités à pénétrer dans la salle, en leur disant :

— Demandez les classeurs du fond *Guerra y Marina* (Guerre et Marine).

Donc, cette fois-ci, ils savaient qu'il fallait commencer par prendre les classeurs du fond *Guerra y Marina*. Mais, à cette occasion, ils allaient consulter ceux correspondants à la fin de l'année 1590. Accessibles dès l'entrée de la salle de lecture, ils les ont pris avant même de s'adresser au personnel pour savoir où devaient-ils s'installer. Déjà une sorte d'habitude, en somme !

Une fois présentés aux fonctionnaires, ils attendaient l'attribution du numéro de table, afin de pouvoir plonger dans les classeurs, et noter, les codes (combinaison de lettres et des chiffres) qui leur permettrait de commander les documents : la nomination du personnage à la tête de l'escadre, les événements de la traversée du golfe de Gascogne, l'arrivée en Bretagne, à Blavet, l'accueil de la part des ligueurs, l'occupation de la place …

— Les 10 et 11, ça vous va ?

— Merci, oui.

Il était en silence. Inutile de vous adresser à moi, disait son attitude. Il adressa un regard complice à sa femme. C'est elle qui est aux commandes !

Comme ils n'avaient droit qu'à trois liasses chacun, ils s'étaient organisés. Elle négligeait la voie informatique et filait les codes au personnel. Ces échanges rapides et efficaces, l'aidaient à se sentir bien dans un espace si particulier. Une fois passé la commande, le temps de l'attente, ils se laissèrent imprégner par l'ambiance studieuse de cet espace silencieux, tout en longueur, assez étroit.

Espace cossu, le plancher en bois sombre, comme les tables en enfilade, encadrées par de somptueuses étagères en pitchpin, fermées de portes à petits carreaux, forcément privé de lumière naturelle, qui jaunit le papier, éclairé par des lampadaires suspendus au plafond et bien chauffé. Quelqu'un dépliait, dans un froissement de papier, une vieille carte.

Depuis combien de temps s'affairaient, dans un silence d'abbaye, des archivistes et des chercheurs, dans cette salle ? Des liens se sont tissés, avec l'histoire et avec les manuscrits : unis par les gestes, par une manière identique de procéder, de manipuler avec grand soin les documents sortis des liasses, déposées sur ces tables alignés…

Les manuscrits entre les mains

Les documents servis, ils n'avaient pas de temps à perdre. Ils disposaient juste de quelques heures pour repérer, ça et là, des mots-clés, des lieux, des dates, des patronymes ... et prendre la décision de photographier les manuscrits qui aideraient à répondre à leurs questions : à bien saisir les raisons du choix de leur personnage, la préparation, et toutes les péripéties, d'une traversée de leur *Mare Nostrum*, en période de guerre contre l'Angleterre.

En somme, ils étaient là afin de bien connaître un épisode qui aurait eu lieu sous le commandement de leur personnage, marquant le début de l'installation des troupes espagnoles en Bretagne pendant huit années. Elle avait une image mobilisatrice en tête, la carte du golfe de Gascogne et une ligne rouge de points reliant Donlebun à Blavet.

Dans la salle, toute à sa lecture, faisant attention à la façon dont elle manipulait chaque manuscrit en le déplaçant ou le retournant. Avant de le déposer sur le tas de gauche, elle le survolait du regard et, parfois, son regard s'arrêtait : un mot, une phrase ... attirait son attention. Si elle se disait qu'elle aurait le temps de le lire à la maison, mais qu'en cas de doute, il valait mieux le photographier, elle se préparait à faire une photo. Une fois, elle avait posé son téléphone sur un manuscrit pour le maintenir bien ouvert afin de voir la marge intérieure. Le geste ne passa pas inaperçu au personnel de surveillance de la salle.

— Je vais vous donner quelque chose, — s'empressa de lui dire un des membres du personnel, avant d'ouvrir la porte d'une des armoires vitrées et de prendre une espèce de chapelet, ouvert.

Bien pratique ! — se dit-elle. Disposé sur le manuscrit, ses grains allongés faisaient la pression juste pour maintenir la feuille de papier aplatie, sans l'abîmer. La parenthèse fermée, elle pouvait continuer à tourner les pages dans une espèce d'état second. Le temps passait et elle ne trouvait rien d'intéressant pour son enquête. Sauf, parfois, les quelques occasions où un ou plusieurs mots, pleins de sens pour son enquête, semblaient s'illuminer et se détacher du manuscrit. Des moments de grâce !

Ces moments où le temps semblait s'arrêter.

Ah, la belle page de Sancho Pardo ! Elle pensait à son commanditaire, quand elle eut entre ses mains sa lettre. Sancho Pardo avait écrit à Sa Majesté pour lui faire savoir qu'il recevait avec gratitude la faveur, que Sa Majesté lui faisait, de pouvoir le servir, et son souhait de mener au bout l'entreprise qui lui avait été confiée, la conduite des troupes qui allaient secourir la Bretagne. Elle a fait comme d'habitude : poser son crayon gris en diagonale, à la marge du document, afin de faire la photo personnalisée et facile à repérer ensuite à l'écran parmi les autres.

Ces moments la ravissaient, des trésors comme ça ! la recherche se révélait satisfaisante. Pour elle, très vite, l'objectif fut atteint. Mais, elle se disait, et si l'on trouvait, en plus, des réponses à d'autres questions ?

Elle avait élargi la période de recherche aux premiers mois de 1591, afin de comprendre les

confusions installées entre la venue en Bretagne de l'escadre de Sancho Pardo en 1590, et celle des autres escadres, avec d'autres troupes, venues apporter le *Socorro* (le secours) en Bretagne plus tard, en 1591. Car elle se disait : si, en plus, on trouvait des réponses à des questions auxquelles personne n'avait pu jusqu'à présent répondre ? Alors, là, il s'agirait d'une vraie réussite et la fille amateure d'histoire serait aux anges.

Suite à ces heures de concentration, parsemées de ces moments d'émotion, la fatigue se laissa sentir. Vers 13 heures, une pause s'imposa …Il la regarda. Elle venait d'étirer ses coudes en arrière et de lui adresser un sourire complice. Il lui fit un geste et lui demanda, en voix très basse :

— Tu as fini ?

— Oui, on va manger un peu ...

Sortir, marcher un peu, aller au bar *Archivo*, en face du château, pour grignoter de petits plats consistants, avant de retourner pour une deuxième plongée, qui se révélait toujours moins efficace, hélas.

L'après-midi, à l'issue de la séance, la fatigue était bien présente. Rien à faire, il était temps d'arrêter les recherches et de se changer les idées. Pour cela, la petite ville de Tordesillas, où ils avaient planté leur camp, était parfaite ! Très agréable, ses ruelles et ses places du centre historique se prêtent à la promenade, malgré les températures souvent extrêmes.

Puis, dans la soirée, de retour au camping, le travail se poursuivit autour de la table, installée dans la petite fourgonnette : le transfert des images à l'ordinateur, un dossier avec toutes les images dans l'ordre chronologique et, un autre, où elles seraient reclassées, dans des dossiers selon leur cote et leur date, prêtes jusqu'au moment où l'on pourrait s'y pencher pour une lecture approfondie et les transcriptions.

En route, vers les Asturies

Le lendemain, ils devaient reprendre la route ver le nord, afin de fêter Noël en famille, à Oviedo, capitale des Asturies. Son mari était breton, mais d'origine espagnole, des Asturies. Son grand-père s'était exilé en France, arrivé à Brest et, après le décès de Franco, était retourné en Espagne, dans les Asturies. Une partie de sa famille se trouvait donc en Espagne et ils aimaient bien se rencontrer une fois par an, presque toujours à Noël.

A Oviedo, ils avaient prévu une parenthèse studieuse : car ils savaient que les Archives historiques des Asturies conservaient 600 boîtes de documents, du fond connu comme « fond Donlebún ». Se trouvant dans l'ancienne prison de la ville, à vingt minutes à pied de leur logement, dès que cela fut possible, un matin, ils s'y rendirent, munis de leurs crayons gris et de quelques feuilles, espérant trouver aussi des documents intéressants pour leur enquête.

Un bâtiment particulier, mais bien moins imposant. C'était leur première visite. Après un

accès sans aucun contrôle, ils entraient dans la salle de lecture, où un archiviste, assis derrière son ordinateur, leur demanda ce qu'ils cherchaient. Ils lui répondirent que c'était leur première visite, avant de répondre à sa question :

— Sancho Pardo Osorio,1590.

Le regard sur l'écran de son ordinateur, il commença à taper la requête et au bout de quelques secondes après, il dit :

— Une lettre du roi Philippe II, qui lui est adressée, signée par le monarque.

— Pas possible ! ne put-elle s'empêcher d'exclamer.

Sans un mot, il leur apporta deux feuilles préimprimées à remplir avec leur nom, leurs coordonnés et le motif de leur visite/recherche. Ensuite, il leur donna le classeur du fond Donlebún et il partit chercher la lettre royale.

Là bas, dans les archives régionales des Asturies, pas de table de lecture imposée : ils n'y étaient ni à Simancas ni aux Archives des Indes, à Séville, ils pouvaient partager la même table et pouvaient découvrir ensemble la lettre royale et la commenter !

Son mari tenait le manuscrit entre ses mains, bien concentré dans son déchiffrement. Elle tout en étant collée à lui, ses yeux posés sur le papier, avait sa tête ailleurs : elle imaginait le roi Philippe II, tout de noir vêtu, dans son bureau de sa résidence de El Pardo, près de Madrid, en train de dicter la lettre, la même qu'ils avaient devant eux, et d'y apposer sa royale signature. *Yo, el Rey,* datée du 21 novembre 1590, et adressée à leur cher Sancho Pardo. Revenue à la réalité, elle regardait son mari et se demandait ce qu'il était en train de penser. Elle lui a posé juste deux questions :

— A quelle occasion ?

— Pour quel motif ?

Et elle attendait son verdict.

— A son retour de Port-Louis en Espagne, — répondit-il.

Elle s'était dit qu'elle allait lui raconter plus tard qu'elle se souvenait d'avoir vu, sur un des documents consultés aux archives de Simancas, que Sancho Pardo Osorio, à son retour, n'avait pas pu débarquer sur la côte de Galice, que les vents et la mer avaient décidé autrement et avaient repoussé son escadre bien loin vers l'est, raison pour laquelle il s'était retrouvé à Santander, avec beaucoup de malades et ses navires bien endommagés.

— Le roi lui ordonne de réarmer son escadre avec célérité et de repartir sans tarder en Galice, en précisant *sans attendre le retour des Asturiens* — ajouta-t-il..

Il faisait les photos, content de cette découverte. Ce document, si clair et net, leur apportait sans aucun doute un moment clé de leur enquête !

Et ce n'était pas tout, car dans le même dossier, il y avait aussi une lettre intéressante, écrite au roi par le fils de Sancho Pardo, détaillant tous les services de son père :

Don Juan Pardo Osorio, chevalier de l'ordre de Santiago dit que le général Sancho Pardo son père, chevalier du même ordre, a servi Votre Majesté ...

Trier, choisir, rédiger

En janvier, de retour à Brest, le moment était venu d'estimer si la « pêche » réalisée à Simancas avait été bonne, suivant deux procédures, deux façons de traiter les données : Lui, il avait l'habitude de transcrire un par un le texte des documents qu'il avait photographiés, un travail de bénédictin ! ; elle, pour sa part, survolait « les siens », essayant de déterminer l'intérêt de chacun et, en même temps, de se faire une idée globale de ce court épisode mal connu. Les extraits qui semblaient intéressants, c'est lui qui les transcrivait, merci !

Une chance pouvoir lire ces manuscrits ! L'écriture de ces manuscrits écrits en espagnol, en castillan ancien, est très proche de l'écriture actuelle, ce n'est pas le cas des documents français de la même époque. Tous ? Non, pas les « minutes » du roi, bien difficiles à déchiffrer !

Tout allait pour le mieux, lorsqu'elle se rendit compte d'une chose à laquelle elle ne s'attendait pas : son cher Donlebún n'avait pas pu conduire son escadre, les 37 navires, au lieu qui serait connu plus tard comme Port-Louis, à l'ancien Blavet. Les récits de la traversée disaient qu'il fut contraint, par l'état de la mer, la faible luminosité et les vents, de débarquer les troupes à Saint-Nazaire, port breton à l'époque. Et ce n'est pas tout, il n'y est même pas resté ! Il y avait seulement débarqué les troupes, laissant aussi une partie de son escadre en renfort, et avait repris la mer aussitôt vers l'Espagne. Ay, ay, ay ... !

Est-ce que dans ce cas là, il valait la peine de continuer leur travail ? Elle décida d'envoyer un message à leur commanditaire.

— Si, si, continuez, ça vaut la peine !

Et c'est ainsi qu'en quelques jours un premier brouillon lui fut envoyé par email, avec le résultat de leur travail précis.

Quel intérêt ? Qu'apportait leur petite enquête à la connaissance, à l'Histoire ? Leur travail focalisait juste l'arrivée des troupes de Philippe II en Bretagne. Cet épisode, dans la bibliographie française était peu clair, que ce soit le nom du commandant, les dates, les complications de la traversée, ... tout était confus. Pour l'Espagne, la campagne de Bretagne a eu un résultat décevant. N'ayant pas eu de répercussions notables, elle est rarement mentionnée. La monarchie « planétaire » de Philippe II offrait bien d'autres sujets d'étude aux historiens !

Et, pour eux ? Elle avait honoré la commande, avec l'aide précieuse de son mari qui s'est occupé des transcriptions. Son mari décida de continuer l'enquête, mais orientée sur le quotidien des Espagnols en Bretagne : la construction du fort de Blavet (actuelle citadelle de Port-Louis), les vicissitudes d'une armée en terre hostile manquant d'appui et de soutien... Quant à Miriam, elle avait en tête un nouveau chantier. Le début d'une autre enquête !

Le tissage des ailes des navires

Diplômée en histoire, passionnée de culture bretonne, de ses danses et sa musique traditionnelle, elle s'occupait de la communication d'un cercle, avec une partie consacrée à l'histoire des costumes et des coiffes. Elle connaissait bien les produits qui avaient fait la richesse de sa région, le lin et le chanvre. Lors de la recherche à Simancas, elle mit son crayon en haut et à gauche d'une page verso. Le mot *olonna* l'avait interpellé. Les olonnes de Locronan ! Ils en avaient besoin pour faire des voiles des navires ! Photo de la page entière, photo du paragraphe.

A partir de ce moment, elle chercha d'autres indices. Elle en trouva ici et là, en pointillé : l'expression d'une inquiétude, dès décembre 1590, qui persistait en janvier 1591 : un capitaine devait venir en Bretagne, mais il était bloqué au port par manque de voiles ; l'intendant de l'armada fait un bilan, il lui manquent 1400 pièces de toiles à voiles ; le capitaine général de l'armada, dont dépendaient les escadres qui devaient venir en Bretagne, écrit au roi à ce sujet, les navires sans ailes sont à quai !

La lecture attentive de ces manuscrits du début de 1591, qu'elle avait pris le soin de photographier à Simancas, renseignait sur les démarches qui avaient été entreprises par l'intendant de l'armada, autorisées par le Conseil d'État et par le roi, pour envoyer de l'argent en Bretagne, afin de se ravitailler en *olonas* pour faire les voiles (le pétrole de l'époque en quelque sorte) qui faisaient tant défaut en Espagne.

Le propre frère de l'intendant, détaché en Bretagne, avait réussi à envoyer quelqu'un prendre contact avec deux marchands à Quimper-Corentin ! Trois mois plus tard, le premier envoi de 500 *olonas de pondavi* arriva à La Corogne. Le marchand allait fournir 1400 pièces quelques mois plus tard. Ils étaient sauvés grâce aux *buenas olonas de pondavi* !

Elle s'était renseignée. Depuis longtemps, les olonnes étaient expédiées par Pouldavid (le *pondavi* des lettres trouvées aux archives de Simacas) parfois avec des sardines. Eh oui, les barques chargées de fardeaux de toiles tissées dans le Porzay partaient pour l'Angleterre, pour Nantes, pour Bilbao en Espagne, expédiées de Pouldavid. Ce qui n'est actuellement qu'un quartier de Douarnenez, avait été un port très important !

Une semaine plus tard, ils se rendirent à Locronan. Elle voulait se transporter à l'époque où la manufacture de toiles avait le vent en poupe, quand Locronan était devenu le centre névralgique de ce commerce.

— Locronan a été construit, tel que nous le connaissons, un siècle plus tard, à l'époque où les toiles partaient pour les vaisseaux des flottes du Roi soleil. Le Bureau des toiles date de 1669 —lui avait dit son mari.

Elle pensa aux tisserands isolés, dispersés dans ce pays du Porzay ; aux marchands, allant commander ou acheter les toiles chez eux ; aux charrettes chargées de toiles allant aux foires... Et

après ? Ils devaient être lourds les fardeaux de ces toiles de chanvre de plus de 33 m. de longueur ! Où étaient-ils stockés ? à Locronan ? Ou plutôt près du port, à Pouldavid ? Il faudrait mener l'enquête …

Elle n'imaginait pas, lors de sa visite au domaine de Donlebun, à l'origine de ses recherches sur Sancho Pardo, qu'elle allait se pencher sur un produit bien breton, la manufacture des « olonnes de Locronan » : comment se fabriquait et se distribuait ce produit devenu indispensable ? Et aussi, pour achever de fermer la boucle, une autre question la taraudait, les olonnes de Locronan auraient-t-elles propulsé les navires de l'escadre de Pardo Osorio de Donlebun en 1590 ?